Denis RUELLAN, *Reportères de guerre. Goût et coûts*

Paris, Presses des Mines, coll. Sciences sociales, 2018, 254 pages

Jean-François Tétu

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/20479>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.20479

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2019

Pagination : 439-442

ISBN : 9782814305540

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean-François Tétu, « Denis RUELLAN, *Reportères de guerre. Goût et coûts* », *Questions de communication*

[En ligne], 35 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2019, consulté le 21 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/20479> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.20479>

médias. Tel n'est assurément pas la volonté du collectif Roy Pinker, mais une conclusion s'attachant à souligner les variations et ruptures dans l'écologie du système médiatique, les modes de (re)diffusion des nouvelles, les évolutions dans la configuration des divers publics médiatiques aurait utilement enrichi le bilan de cette étude à la fois plaisante à lire et stimulante pour la réflexion. D'ailleurs, le collectif ponctue son deuxième chapitre avec une interrogation sur « Lire le journal en 1930 » (pp. 117-120) qui pose – en convenant de son incapacité à la résoudre – la question de ce qu'étaient les réflexes, l'outillage cognitif et les habitudes médiatiques des lecteurs de 1932. On a là l'indication d'un prolongement possible, sur les traces de Michael Baxandall (*L'Œil du Quattrocento. L'usage de la peinture dans l'Italie de la Renaissance*, trad. de l'anglais par Y. Delsaut, Paris, Éd. Le Seuil, 1985) montrant admirablement comment les (pas encore) Italiens du *Quattrocento* ne voyaient pas les tableaux d'alors comme le visiteur contemporain du musée des Offices, ou l'exploration des modes de lecture des romans feuilletons de la Belle Époque par Anne-Marie Thiesse (*Le Roman du Quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Éd. Seuil, 2000).

Érik Neveu

Arènes, université Rennes 1/EPHESP/CNRS/
Sciences Po Rennes, F-35700
erik.neveu[at]sciencespo-rennes.fr

Denis RUELLAN, *Reportères de guerre. Goût et coûts*

Paris, Presses des Mines, coll. Sciences sociales, 2018, 254 pages

Pour une part, le dernier livre de Denis Ruellan est la suite de l'ouvrage qu'il a écrit avec Florence Le Cam et que nous avons naguère recensé ici (*Émotions de journalistes. Sel et sens du métier*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2017, voir *Questions de communication* 33) et, pour une plus grande part, le résultat d'un ensemble de recherches qu'il mène depuis longtemps, comme en témoigne son entretien (2015) avec une grande résistante, devenue plus tard reportère de guerre, Madeleine Riffaud (née en 1924).

Depuis *Le Professionnalisme du flou. Identité et savoir-faire des journalistes français* (Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1993), devenu un classique, Denis Ruellan ne cesse de s'interroger sur cette profession dont il explore ici la version féminine de la figure la plus mythique, le reporter de guerre. De quoi s'agit-il ? Pourquoi une femme devient-elle reportère de guerre ? Que cherche-t-elle ? En quoi cette profession, traditionnellement une affaire d'hommes (3,5 %

seulement des journalistes sont des femmes en 1920), est-elle affectée par les assignations de genre quand c'est une femme qui l'exerce ? À ces questions, et beaucoup d'autres qui leur sont associées, l'auteur apporte des réponses parfois très précises (leur nombre), parfois beaucoup plus nuancées et même paradoxales : voir la guerre pour apprendre à aimer la vie.

Denis Ruellan a la fort bonne idée de rapprocher d'emblée ces questions du débat renouvelé par la commémoration de l'armistice de 1918 sur la contrainte qui pesait sur les combattants, et la culture de guerre qu'ils assumaient. Il lit ce rapport à la guerre des journalistes comme biface : d'un côté, une origine faite d'engagement (la Résistance ou l'émancipation des colonisés pour les générations des années 1940 à 1970) et, de l'autre, un aboutissement, un attachement, sinon une passion. En effet, si la parité entre hommes et femmes est désormais inscrite dans les statistiques de la profession, la présence des femmes dans la guerre fait l'objet de beaucoup de fausses explications, par exemple l'idée que la concurrence entre les chaînes de télévision ou entre les magazines aurait favorisé la montée des effectifs féminins : c'est occulter le fait que des femmes ont voulu investir le reportage de guerre.

On peut considérer que, jusqu'à la guerre du Vietnam, les journalistes de guerre couvraient un camp, le leur (voir le reportage d'Albert Londres sur le bombardement de la cathédrale de Reims, *Le Matin*, 29/09/1914), à quelques exceptions près (la guerre d'Espagne) ; cela n'est plus vrai aujourd'hui. Après la guerre du Vietnam, qui marque le moindre intérêt pour les forces en présence, pour l'action militaire, en somme, et l'intérêt nouveau pour les victimes (civiles), le visage de la guerre a changé et le travail des journalistes en est transformé.

Pour comprendre cela, Denis Ruellan procède en deux temps. D'abord, une galerie de portraits de 15 femmes qui ont illustré le reportage de guerre sur un bon siècle, depuis Andrée Viollis, née en 1870, qui entre en journalisme en 1897 à *La Fronde* de Marguerite Durand avant de couvrir pour *Le Petit Parisien*, *Ce Soir* ou *L'Humanité*, l'Irlande de 1922, la Russie en 1926, l'Inde en 1930, etc., jusqu'à Manon Quéroil et Véronique de Viguerie, nées en 1980 et 1978. Ensuite, Denis Ruellan cherche des régularités dans l'évolution des effectifs, la mixité progressive et la transformation des attitudes, ou la relocalisation des expressions de la division sexuée du travail par une mise en évidence des ressources de genre chez les hommes comme chez les femmes. En effet, les perspectives de genre sont le fil conducteur de ce

livre qui scrute les identités socialement construites, les assignations de genre et les voies de l'émancipation. Outre les 15 figures du premier chapitre (pp. 29-144), l'enquête repose aussi sur 61 entretiens avec des journalistes femmes, hommes, et quelques-uns de leurs proches. L'auteur vise explicitement à « inscrire ces destins dans le mouvement de transformation du journalisme » (p. 27).

Denis Ruellan explique le choix de ces 15 journalistes par leur réflexivité sur leur métier et leur trajectoire ; certaines ont écrit des lettres à des proches ou des articles de presse dans lesquels elles exprimaient leurs conceptions et analyses du journalisme ; d'autres l'ont fait dans des livres autobiographiques, certaines plusieurs fois pendant leur carrière. Le choix est aussi justifié par les périodes et les lieux où elles ont exercé. Pendant l'entre-deux guerres on trouve Andrée Viollis et Gerda Taro, militante communiste tuée pendant la guerre d'Espagne et journaliste longtemps occultée par son compagnon Robert Capa. À la Libération, exerçait Lee Miller, souvent plus connue comme modèle de Man Ray. Dans les années 1950-1960, ont opéré Madeleine Riffaud, résistante avant d'être reportère, Brigitte Friang, elle aussi résistante puis déportée, et Oriana Fallaci, dont les entretiens ont fait le tour du monde. Les années 1960-1970 ont vu le travail de Xuan Phuong, militante pour l'indépendance du Vietnam, Huguette Debaisieux en Afrique et au Proche-Orient, Laurence Déonna, interviewée en 2016, qui a développé pour le *Journal de Genève* la vie des femmes musulmanes en guerre au Proche-Orient, et Christine Spengler qui a photographié toujours au grand angle et de très près les survivants plus que les guerriers, interviewée en 2016 également. Dans les années 1980-1990, mentionnons Isabelle Elsen, de la Yougoslavie à la guerre du Golfe, et Catherine Gentile, dont le reportage à Gaza a obtenu le prix Albert Londres en 1998. Le tournant du *xxi*^e siècle voit la polonaise Grazyna Jagielska et, enfin, l'époque contemporaine, Manon Quéroil et Véronique de Viguerie.

On peut lire ces portraits, ou ces destins, de trois façons distinctes qui répondent à trois époques. Celles qui sont d'abord des actrices de la guerre (Viollis, Riffaud, Friang) sont, selon Denis Ruellan, des « exploratrices » qui ont souffert de la guerre et veulent échapper à la soumission imposée aux femmes. Ensuite, dans la lignée d'Andrée Viollis, ce sont des « pionnières » qui veulent faire leur place dans un milieu fortement machiste. Ce sont enfin celles qui n'ont pas connu l'errance et l'effervescence des pionnières et qui entrent très tôt en reportage, entre 20 et 30 ans, alors que les premières ne partent généralement que plus âgées, parfois après avoir

eu des enfants. On peut aussi tenter de voir leur origine familiale ou sociale, mais toutes ont rompu avec leur milieu. On peut enfin chercher en elles une exceptionnalité car ce sont toutes des inventrices, des femmes hors norme : Brigitte Friang en parachute au Vietnam ; Andrée Viollis en Russie en 1926 ; Oriana Fallaci et ses interviews impossibles ; Laurence Déonna première journaliste à Damas en 1967.

Le deuxième chapitre vise « des trajectoires dans une histoire » (pp. 145-164). Après les trois temps qu'on vient de voir, l'auteur s'intéresse à l'évolution des effectifs, très difficile à mesurer parce que la catégorie « reporter de guerre » n'existe pas et que le recours aux pigistes s'est considérablement accru après 2010. Actuellement, c'est plutôt une activité de début de carrière alors que certaines femmes des premières générations portaient quand leurs enfants avaient grandi. L'indicateur de la mortalité est trompeur car si les femmes meurent moins que les hommes (moins d'un dixième), ce sont d'abord les journalistes locaux (hommes) qui meurent sur le terrain. L'indicateur des prix obtenus par les femmes est lui aussi illusoire parce que les femmes s'autocensurent plus volontiers dans leurs candidatures et que les jurys sont très masculins. La mixité est relativement récente, mais l'évolution du nombre de femmes primées est significatif (la moitié pour la presse écrite alors que les prix pour l'audiovisuel restent très majoritairement masculins). La figure héroïque du reporter s'est établie alors que les femmes étaient presque exclues du journalisme (p. 159) et la persistance du mythe est soutenue par la dangerosité du métier ; la représentation dominante reste liée à la masculinité (y compris dans l'opposition entre l'objectivité supposée de l'homme et la subjectivité ou l'émotivité des femmes).

Le troisième chapitre (pp. 165-190) oppose l'assignation genrée et les ressources du genre, très différentes chez les hommes (presque camaraderie d'armes avec les combattants) et les femmes. Le classique « elle a des couilles » a été remplacé par le fait que leur sourire passe mieux aux *checkpoints* et que, avec des femmes, les combattants sont moins inquiets, ce qui incite à les protéger. Mais il reste un échange asymétrique avec les sources qu'il faut séduire pour obtenir ce qu'on cherche mais qui elles-mêmes sollicitent l'attention des médias sur ce qui leur convient.

En examinant « le goût de la guerre » (pp. 191-216), le quatrième chapitre fait apparaître que cette dernière est une accélération fantastique de la vie. Comme l'a bien montré Antoine Hennion, le modèle sociologique classique (déterminisme social *versus* détermination

individuelle) ne permet pas vraiment de saisir ce « goût ». Et comprendre le goût de la guerre, ce n'est pas ausculter une attirance à l'égard de la violence et de la mort, mais observer comment les gens se relient à la vie et y cherchent une place à travers de multiples médiations, dont le désir de voir un moment de l'Histoire est un *leitmotiv* très ancré, d'ailleurs régulièrement contredit par le sentiment très répandu que le reportage n'a pas servi à grand-chose. Intervient aussi, par exemple, la volonté de découvrir ses propres capacités de résistance à la peur (que toutes et tous ont connue), ou de conserver son sang-froid. Dans tout cela, il y a aussi les « ancrés » du passé (engagements structurants) et les « encres » de l'avenir (p. 194) où se lie le besoin de revenir pour raconter, le soutien du mythe, le bénéfice professionnel à venir et le goût de voir, car voir un autre monde, c'est aussi ne plus voir le sien (p. 203), d'où le sentiment répandu d'une « double vie » et de vivre pour un temps un monde « radicalisé ».

Le dernier chapitre mesure « les coûts et les soldes du risque et de la prouesse » (pp. 217-233). Les « vestales » – comme les appelle Denis Ruellan – ont renoncé à une vie maritale tandis que les autres insistent sur leurs attachements amoureux ou familiaux ; l'important est que ce ne sont pas les femmes qui ont établi ou construit ce nouveau rapport à la guerre attentif aux victimes, aux familles, aux destructions, mais le fait qu'elles se sont introduites dans les interstices que leur laissaient les hommes (voir Lee Miller sur la Seconde Guerre mondiale, p. 220).

Cette vaste enquête conduit à quatre types de résultats. D'abord, les assignations de genre sont extrêmement persistantes chez les journalistes de guerre, mais, désormais, on constate chez les jeunes journalistes femmes, à peu près à parité avec les hommes, une transformation sensible : le genre n'est plus la clé décisive de la hiérarchie, encore que, notamment à la télévision, « les représentations demeurent profondément inégalitaires et stéréotypées » (p. 235). Et le stéréotype le plus profond (faire oublier qu'on est une femme) demeure extrêmement présent. Deuxième ordre de résultat, contrairement à d'autres professions, la mixité ne relève pas d'une dévalorisation du métier : l'évolution des effectifs en faveur des femmes est d'abord liée à la compétence de genre, car les femmes sont devenues nécessaires du fait de la transformation de la guerre, plus diffuse et plus complexe. Si les hommes ont une ressource de genre constante qui leur permet plus facilement une sorte de camaraderie avec les combattants, les femmes, elles, ont accès aux autres femmes, notamment dans le monde musulman, ce qui est interdit aux hommes. Cet

accès qu'ont les femmes à la fois aux hommes et aux femmes les rend irremplaçables car, depuis la guerre du Vietnam, on a cessé de ne s'intéresser qu'aux forces en présence et aux affrontements directs. Troisième résultat, la beaucoup plus faible mortalité des femmes s'explique d'abord par leur attitude au travail, différente de celle des hommes (voir, par exemple, les témoignages sur le comportement aux *checkpoints*) mais aussi, et peut-être surtout, par ce qu'on appelle « l'égalité ressentie ». En effet, notamment depuis le Koweït et l'Irak, la visibilité accrue des femmes fait imaginer qu'elles sont beaucoup plus nombreuses qu'elles ne sont en réalité, phénomène contraire à la guerre du Vietnam où la mémoire (des hommes comme des femmes) tend à les faire disparaître. Aujourd'hui, une certaine banalisation des femmes sur le terrain fait imaginer les effectifs à parité, d'autant plus que les hommes, par crainte du machisme, évitent de minorer la place des femmes. Mais si, sur le terrain, les femmes sont de mieux en mieux intégrées, leur retour à la rédaction leur fait retrouver les anciennes discriminations, si bien que les femmes, dont la parité baisse fortement avec l'âge, ont intérêt à banaliser leur situation pour ne pas bloquer leur trajectoire professionnelle. En un mot, la génération actuelle tirerait avantage à s'extraire de la représentation de femmes d'exception. Quatrième résultat, le goût de la guerre ne distingue pas les femmes et les hommes. Et c'est, semble-t-il, le principal apport de la recherche par le « goût ». Si, en effet, on peut considérer qu'il y a une forte différence entre les hommes et les femmes qui subissent ou font la guerre, cette différence semble s'annuler entre celles et ceux qui la « voient ». La différence n'est plus alors entre hommes et femmes, mais entre le front et l'arrière, comme le disent tous les reporters de la guerre du Vietnam, et comme le disait déjà Gerda Taro en Espagne ou aujourd'hui Véronique de Viguerie. Cependant, les femmes sont toujours minoritaires parmi les reporters les plus exposés, d'où leur plus faible mortalité ; mais, sur l'ensemble des journalistes qui couvrent aujourd'hui les conflits armés, le goût ne les distingue plus.

Denis Ruellan conclut à cette « dégenération ». De fait, les assignations de genre sont plus subtiles, et se situent à deux niveaux : le premier comporte « toutes les manifestations du genre, subies et/ou utilisées que la pratique d'une activité permettrait de dépasser, de libérer d'affranchir » (p. 239). Le second est celui où la *loi du genre* s'imposerait à toute la vie sociale. Or, c'est cette assignation qui semble faire question pour les jeunes reportères d'aujourd'hui : il n'y a plus à s'excuser d'être une femme, à se poser la question d'être homme ou femme.

Ainsi la guerre apparaît-elle comme un espace de liberté par rapport au genre, pas vraiment un espace d'affranchissement, mais plutôt de liberté. Cet espace est paradoxal : il exacerbe et suspend tout à la fois, comme le montrent les stéréotypes encore très vifs, mais le journalisme de guerre comporte un danger qui est le même pour tous et, pour tous, rien n'influe vraiment sur le but recherché, le reportage à rapporter, car il faut en revenir. Dès la guerre du Vietnam, Brigitte Friang s'était interrogée sur le suspens du genre que suppose le port du treillis ou le parachutage : il est produit par le danger et la solidarité qu'il crée. Certes, le genre est une dimension centrale de toutes les relations sociales, un élément central de toutes les relations sociales et les femmes reportères le savent bien qui retrouvent l'assignation de genre dès qu'elles reviennent dans leurs rédactions. Mais justement, dans le temps de la guerre, cela est comme suspendu.

Il reste cependant au lecteur quelques interrogations : sur la place des attachements familiaux ou amoureux sur lesquels Denis Ruellan relève que les femmes insistent considérablement plus que les hommes, ou, de façon plus étrange, le recours au lexique de la fuite pour expliquer leurs départs vers un « autre monde ». Être une femme reportère, c'est ce que résume parfaitement le titre d'Huguette Debaisieux (J.-C. Lattès, 1977) : *Désolée, Ulysse, c'est Pénélope qui part...*

Jean-François Tétu

Élico, IEP Lyon, université Lumière Lyon 2, F-69000

jf.tetu[at]orange.fr

Florian SAUVAGEAU, Simon THIBAUT, Pierre TRUDEL, dirs, *Les Fausses Nouvelles, nouveaux visages, nouveaux défis. Comment déterminer la valeur de l'information dans les sociétés démocratiques ?*

Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, 284 pages

L'ouvrage *Les Fausses Nouvelles, nouveaux visages, nouveaux défis* dirigé par un trio composé de Florian Sauvageau, Simon Thibault et Pierre Trudel est la publication d'un séminaire tenu à l'université de Montréal par le Centre d'études sur les médias à l'automne 2017. Il s'intéresse aux « *fakes news* » ou, à tout le moins, à une certaine conception de cette expression qui, autant en anglais qu'en français, serait à proscrire, au profit de « désinformation », en raison de ses controverses politiques l'entourant, de ses origines terminologiques et de sa polysémie. La publication de ce livre mérite d'être soulignée pour sa diversité d'auteurs (des universitaires en sciences de l'information et de la communication, en informatique et en droit, des journalistes spécialisés en *fact-checking*, en journalisme d'investigation, en sciences

et en politique) et pour ses niveaux d'analyses oscillant entre la théorie, le volet pratique et des solutions afin d'endiguer le phénomène. Composé de 16 textes, l'ouvrage est construit en trois temps. D'abord, une mise en contextualisation et une problématisation du sujet (pp. 1-75) ; ensuite, une série de témoignages de journalistes relevant des situations concrètes dans leurs domaines de couverture ou dans leur région du monde (pp. 77-150) ; puis, de possibles pistes de solutions autant pour les citoyens avec des outils pratiques (pp. 151-194) que des exemples de législations provenant d'Europe et des États-Unis (pp. 195-243).

Pour commencer, la problématique des soi-disant « *fake news* » est beaucoup plus complexe que le fait de rapporter ou de partager une information fausse. L'analyse par la sociotechnique est l'un des fils rouges de cette section. Comme le soutient Tommaso Venturini (pp. 17-38), la construction de l'internet et des réseaux sociaux numériques diffère des médias traditionnels et fait en sorte que « le problème des fausses nouvelles est leur viralité [...] qui vient de leur capacité à exploiter la communication multilatérale des médias numériques pour se propager et muter. Ayant ses racines dans la séparation qui s'estompe entre la communication publique et privée, le problème est beaucoup plus profond que ce nous avons tendance à croire » (p. 34). Guillaume Latzko-Toth (pp. 51-62) va plus loin en argumentant que nous sommes dans une nouvelle phase du développement du numérique en identifiant « le symptôme d'un moment important, celui de la fusion entre Internet (en tant qu'infrastructure informationnelle) et l'écosystème médiatique ou "médiasphère". Comme le pourriel, les fausses nouvelles sont appelées à demeurer dans le paysage numérique et être partie intégrante d'un écosystème médiatique élargi » (p. 59). Dans la même veine, Serge Proulx (pp. 63-75) qualifie, quant à lui, de « tournant paradigmatique » l'arrivée des « *fakes news* », car elles représentent « une occasion de penser à nouveaux frais certains concepts, comme la rumeur, la désinformation, et même la notion de "média alternatif", ébranlant certains paradigmes au passage » (p. 60).

Le deuxième tiers de l'ouvrage est consacré au terrain avec une analyse de divers domaines où la désinformation est présente. La section est accompagnée d'une série de témoignages de journalistes expliquant les façons dont ils dénoncent, traquent ou remontent à la source de ces « fausses » ou « demi-vérités ». Tour à tour, Craig Silverman (pp. 79-94), Jeff Yates (pp. 95-112), Jean-Marc Fleury (pp. 113-132) et le groupe de chercheurs composé de Nadine I. Kozak, Maria Haigh et Thomas Haigh (pp. 133-141) montrent que le travail